

Les deux visages de la lecture

••• **Jan Marejko**, Genève
Journaliste et philosophe

Pendant longtemps, la lecture m'est apparue comme la meilleure thérapie contre toutes les maladies de l'âme. J'avais à l'esprit de nombreux tableaux de Van der Weyden, Vermeer, Giorgione qui, du XV^e au XVII^e siècle, représentent une jeune femme, penchée sur un livre avec, en arrière-fond, un paysage ou une cité, Florence généralement, ou quelque horizon enchanteur. Ces peintures me fascinaient parce qu'elles suggéraient que la liseuse, au lieu de se pencher à sa fenêtre pour regarder le monde, découvrirait un autre monde grâce à un ouvrage, la Bible le plus souvent. Même pour des peintres, il n'y avait donc pas qu'un monde visible, mais aussi un monde invisible auquel on accédait par la lecture. La beauté du paysage ou de la ville, à l'arrière-fond, suggéraient aussi que le visible n'est pas méprisable mais qu'il n'est pas tout et qu'il vient peut-être même après l'invisible.

Dépasser l'absurde

Il m'a toujours semblé qu'un point d'équilibre a été atteint dans cette période historique et qu'on peut le considérer comme ce qui spécifie le mieux le christianisme : le visible peut être enchanteur mais il ne devrait pas occul-

ter l'invisible, comme le suggère le *Symbole des Apôtres* récité à la messe. Dieu est créateur du monde visible mais aussi du monde invisible, et c'est en s'attachant à ce dernier qu'apparaît la splendeur de la création. Il ne s'écoule guère de temps sinon, avant que la création ne nous apparaisse absurde, illisible, justement. Il y a là une évidence si criante qu'on se demande comment elle a pu pratiquement disparaître de notre culture.

Celle-ci, en effet, veut nous faire croire que notre intellect, notre esprit, notre âme, bref tout ce qu'on pourrait appeler nos facultés supérieures, ne peuvent servir qu'à nous faire mieux comprendre le visible. Mais si tel était le cas, le monde nous paraîtrait de plus en plus inintelligible puisque, immergés en lui, incapables de nous en détacher, nous basculerions dans un chaos de perceptions, comme en témoigne la peinture depuis Picasso, ainsi que la physique moderne depuis 1945 environ. L'empirisme triomphant de la modernité ne se donne même plus la peine d'inscrire ces perceptions dans un tableau qui parle et, pour la physique, dans un discours intelligible sur le cosmos. Nous avançons dans la nuit.

philosophie

Informers, expliquer le visible. Le sens de l'écrit dans notre société empirique et désenchantée se noie dans cet objectif qui le prive de son apport le plus fécond : être une fenêtre sur l'invisible, au même titre que la prière ou la méditation. Les peintres européens du XV^e au XVII^e siècle l'avaient bien compris.

Ainsi voyons-nous aujourd'hui s'effacer une culture qui, parce qu'elle excluait toute référence à un monde invisible, effacerait progressivement le monde visible au lieu de nous le révéler. Pour lutter contre cet effacement, rien de tel que la lecture telle que la comprennent les peintres comme ceux que je viens de citer. La prière et la méditation sont aussi des modes d'accès au monde invisible, mais il y a plus, à savoir une méditation nourrie par l'écrit. C'est exactement ce que nous rappellent les tableaux de liseuses, à savoir que le « logos » peut nous arracher au monde pour nous emporter dans l'invisible. Par le verbe, nous pouvons accéder à ce qui transcende notre Univers. Tous les monothéismes se rejoignent sur ce point.

Une méditation

Ainsi ces tableaux m'ont-ils aidé à défendre un point de vue auquel je tiens passionnément et que je défends féroce-ment : la lecture n'est pas prioritairement une source d'information mais nourrit une méditation intérieure. Point de vue difficile à soutenir dans le torrent des journaux gratuits, des publicités abrutissantes, des textes techniques ou insignifiants. Mais j'ai toujours tenu bon et je pense aujourd'hui encore qu'un des fondements de l'école devrait être d'apprendre aux enfants à ouvrir un livre non point pour y trouver des listes de produits à acheter ou à consommer, mais pour leur signaler l'existence d'un monde autre que celui qui les entoure quotidiennement.

Le problème est que, depuis toujours, presque tous les grands écrivains, ceux pour qui le verbe a été source de joie et d'édification, qu'ils fussent athées ou croyants, ne sont jamais allés à l'école

ou l'ont quittée. C'est le cas, entre autres, de Jean-Jacques Rousseau. Il fut initié à l'invisible par son père, qui lui lisait Plutarque. Surprenant, puisqu'il devint plus tard l'un des plus grands chantres de la nature et que Plutarque y est parfaitement indifférent. Mais par les lectures de son père, Jean-Jacques a été emporté vers l'au-delà de son environnement. S'étant par là éloigné du monde, il a pu ensuite chanter sa beauté comme peu ont su le faire.

Dans les milieux où l'on s'intéresse à la pédagogie, on ferait bien de considérer ce qui est arrivé à Rousseau. Cette considération est urgente dans le contexte de la vision technique et désenchantée de la nature et dans la perte des repères culturels et religieux.

Il est vrai que cette *Weltanschauung* de la modernité (désenchantement culturel et déstructuration de la culture) est maintenant mise en question par l'écologie. On ne peut que s'en réjouir, mais tous les traités sur le respect de l'environnement resteront parfaitement inutilitaires si l'on continue à ignorer l'invisible et donc à voir dans la lecture un moyen de s'informer seulement. Après la prière et la méditation, seule la méditation intérieure encouragée par de la prose ou de la poésie permet d'admirer les beautés de la création. A mes yeux, la chose est donc entendue. Inutile de faire lire les élèves si on ne leur dit pas, en même temps, que par là ils entreront dans un autre monde.

Le Christ et les docteurs

Les certitudes que j'ai entretenues pendant des années sur les vertus de la lecture ont pourtant été ébranlées, un jour, par un tableau d'Albrecht Dürer représentant le Christ, encore tout jeune adolescent, parmi les docteurs de la loi.

Episode étrange des Evangiles puisque les parents de Jésus mirent trois jours à se rendre compte que leur enfant n'était pas avec eux. Le texte du Nouveau Testament ne donne aucune indication sur ce qui s'est réellement passé. Cela dit, il semble que le Christ ait discuté, débattu et argumenté avec des rabbins pendant ces trois jours.

Ceux-ci, dans le tableau d'Albrecht Dürer, ont des têtes et des expressions encore pires que celles des mandarins de nos universités. Pas d'amour, pas d'enthousiasme, pas de passion, mais une agressivité querelleuse, pointilleuse, maniaque à partir d'un texte sacré. Pour eux, pas de monde invisible, mais une casuistique sans fin, comme on dit que cela se passait pour d'autres docteurs de la loi, chrétiens eux, qui, dans Byzance assiégée, discutaient du sexe des anges.

En se référant toujours au tableau de Dürer, on voit ces docteurs de la loi argumenter si furieusement avec le Christ qu'on peut les imaginer l'agresser physiquement. Dans leurs mains, un gros livre, le *Tanakh*¹ probablement. Et au milieu d'eux, le Christ dont le beau visage reflète le monde invisible auquel ceux qui l'entourent n'ont pas accès. Son expression nous permet même d'imaginer qu'il est désolé de voir qu'ils sont restés collés à la lettre du texte. Il rêve et médite. Il semble parfaitement serein malgré la rage de ceux qui l'entourent. Il est déjà ailleurs. Et là aussi, on sent que s'est produit le même miracle qu'avec Rousseau : ce n'est pas parce qu'il allait à l'école que le Christ semble si élevé au-dessus de théologiens spécialisés...

1 • La Torah, les Prophètes et les autres Ecrits. (n.d.l.r.)

2 • Gallimard, Paris 1933, 350 p. (n.d.l.r.)

Voir au-delà

Un auteur juif et genevois, au début du XX^e siècle, Edmond Fleg, l'a bien senti. Bouleversé par la lecture des Evangiles, il a écrit un ouvrage, Jésus raconté par le *Juif errant*,² dans lequel il présente le Christ enfant incapable d'accepter l'école, déjà dissident pour ainsi dire.

Ainsi la lecture peut-elle conduire dans deux directions opposées : l'une nous enferme dans la lettre du texte, l'autre nous aide à nous appuyer sur un texte pour aller au-delà de la nature et de notre culture, non pour les mépriser mais pour mieux les voir.

J. M.

philosophie

Albrecht Dürer,
« Le Christ parmi les
docteurs » (1506)

